

# SATELLITES

à La Base de signatures de virus a été mise à jour

7

# FIGURES de la MARCHE

Piotr Aumanel



24/09/2011

## Exemplaire RN000

« - Ce cahier m'intrigue depuis un moment déjà. Tiendrez-vous un journal ?

- Pas exactement... En fait, j'entretiens une correspondance imaginaire avec Carl-Gustav Jung, Winston Churchill et Pablo Picasso.
- Une correspondance imaginaire avec... !! Puis-je voir ça ?!... Si ce n'est pas trop indiscret ?...

« Citrons verts. Orge. Blé. Miel. Papier de toilette. Fromage... » Mmmh... « Cher Pablo, aujourd'hui, c'est une question que je souhaiterais vous poser : pentagone, hexagone, octogone, ennéagone, décagone, dodécagone, etc... Quel est le polygone au plus grand nombre de côtés ; la figure géométrique qui précède le cercle ? »

- Le château de l'oiseau blanc. »

Cosey – Série Jonathan, tome 7 : “Kate”.

## Chapitre 1

Lorsqu'il vit la Terre s'élever dans le ciel, Monsieur Nose décida qu'il était l'heure. Le voyage avait été si long ! Il s'éloigna de la vitre sur laquelle se découpaient des taches bleues, reflets de l'astre perdu, et resta longtemps à contempler leur danse comme un buveur en fin de soirée regarde sous les néons bleutés sa vie défiler dans le fond de son verre. Il finit par s'asseoir sur un large fauteuil, son regard restait captif des rayons terrestres. Il ferma les yeux et elle apparut. Il lui suffisait de baisser les paupières pour qu'elle vienne prendre toute la place. Lorsqu'il rouvrit les yeux, il était dans le noir absolu. Quelqu'un avait-il éteint la lumière ou bien lui-même ne l'avait-il jamais allumée ? Il flottait autour de lui comme un parfum... son parfum. Il se leva sans un bruit, avec des précautions infinies. Il aimait ce silence, ralentir l'allure pour prendre conscience de chacun des mouvements de son corps : les jambes qui se déplient, les pieds nus qui touchent les dalles, les mains qui prennent appui sur les accoudoirs, le bassin qui se soulève, se détache du siège. Monsieur Nose avança à tâtons. Ses doigts frôlèrent l'interrupteur mais il refusa toute lumière, préférant continuer d'évoluer dans l'obscurité.

## Chapitre 2

Tu avais fait la connaissance de Monsieur Nose au cours de l'un de tes voyages en Afrique, sur ce sol chaud et humide où des liasses épaisses de nuages montent des entrailles de la terre recouverte d'enfants. S'il était déjà un peu aventurier, tu n'aurais pourtant jamais imaginé qu'il parte aussi loin. Il était jeune, élancé, et surprenait par la taille de ses mains gracieuses qu'habillaient des ongles toujours impeccablement entretenus. C'était sa grande fierté. Il ne se départait jamais d'une pâleur presque inquiétante et pour le moins inadaptée au climat tropical du pays dans lequel vous vous trouviez. Tu ne pourrais en dire beaucoup plus, lui-même étant très réservé quand il s'agissait de parler de lui. Monsieur Nose demeurait pour toi un mystère.

Tu appris un an plus tard qu'il avait franchi le pas.

Il t'envoyait d'étranges messages. Chaque lettre était recouverte de mots serrés et raturés. On y devinait les errements inquiétants d'une pensée tourmentée. Après bien des tergiversations, tu lui répondais le plus simplement et le plus positivement possible. Tu avais par ailleurs acquis la certitude, peut-être prétentieuse, que Monsieur Nose ne s'en sortirait pas sans toi. Si bien qu'après avoir, comme on dit, expédié les affaires courantes, tu cherchais à le rejoindre.

### Chapitre 3

Trois jours plus tard tu te rendais au quartier général du Très Grand Officier.

Tu pénétrais sans encombre le hall central où des gardes s'inclinaient vers toi en signe d'accueil. Tu passais au milieu de cette haie d'honneur et t'efforçais de faire bonne figure en retour. Par courtoisie, et pour te donner une contenance, tu saluais toi aussi cette ribambelle d'hommes costumés, mi maîtres d'hôtel, mi soldats. Soudain l'un d'eux fit un pas en avant, et, te faisant face, il t'indiqua du bras la porte qu'il venait, dans son mouvement, de découvrir. Tu lus, gravé dans le bois, ces trois mots « Très Grand Officier ». En cachant ta surprise de te voir ainsi désigner le bureau de celui que tu venais précisément trouver, tu frappais à la porte. Trois coups brefs, rendus sonores par le vide alentour. Tu craignais d'être rapidement congédié, n'ayant annoncé ta visite à aucun des membres du quartier général. Il n'en fut rien. Le Très Grand Officier vint t'ouvrir en personne et t'invita à t'asseoir sur un siège richement ouvragé qui se trouvait là. Tu fus immédiatement saisi par l'allure aristocratique du bonhomme et par son accoutrement farfelu. Tout ce qui l'habillait, de la tête aux pieds, sentait le carnaval et avait un air bouffon : chapeau de feutre noir à plumes poudrées, veste et pantalon rouge vif à franges d'or, chaussures en tissu incrusté de perles. Pourtant, dans ce royaume, cet homme était le roi. Le premier contact n'en fut pas moins chaleureux. Après s'être inquiété de ce que ton chemin pour venir jusqu'à lui fut long, il te proposa une tasse de thé, que tu acceptais volontiers, et allant droit au but : « qu'est-ce qui vous amène ici ? » te demanda-t-il. Tu eus un moment d'hésitation. Tu avais tellement préparé ton intervention avant de te présenter dans ce haut lieu que tu ne pus d'abord que bafouiller piteusement. Tu regardais les meubles de bois massifs et les tapisseries sur les murs, comme s'ils auraient dû te souffler la réponse. Enfin, ayant retrouvé tes esprits, tu fis part de ton projet. Tu voulais partir pour Zigellin par le prochain navire et tu venais en réclamer l'autorisation officielle. Le Très Grand Officier hochait la tête : « je vois, je vois » t'assura-t-il. « Jeune homme, il s'agit de savoir ce que vous pourrez apporter à l'équipage. Avez-vous déjà travaillé sur un navire ? » Comme tu ne savais rien faire, tu répondis que tu étais prêt à tout et que l'équipage n'aurait pas à se plaindre de tes services, ni à regretter ton comportement à bord. Le Très Grand Officier se remit à opiner du chef en répétant : « je vois, je vois ». Quand il releva la tête il déclara : « vous laverez le pont ». Tu acquiesçais, soulagé d'être du prochain départ. Tu savais aussi que ce genre d'autorisation était rarement aussi simple à obtenir, et tirais une certaine fierté de ton succès, bien que le poste qui t'était proposé fût des plus modestes. Devant ta mine réjouie, le Très Grand Officier sortit une feuille de papier qu'il signa prestement et qu'il te tendit : « prenez, vous

partirez dans deux semaines sur le Syrtes (1). Il est dirigé par un capitaine de mes amis, vous verrez c'est un homme droit. Pendant la traversée vous aurez bien des occasions de louer ses qualités. Nous étions dans le même régiment quand l'ennemi a attaqué. L'armée... foutu métier. Nous n'étions pas faits pour ça, ni lui ni moi. J'ai saisi la première opportunité pour m'échapper du borbier, et lui aussi. Ce sont les circonstances qui l'ont poussé à prendre le large. Mais ne lui parlez pas de bâtiment de guerre ; le Syrtes est un navire marchand. » Comme tu t'enquerrais de la nature de la marchandise transportée, le Très Grand Officier parut embarrassé. « Ça dépend » finit-il par lâcher faute de mieux. Il se leva, se dirigea droit sur la porte et l'ouvrit. Le message était on ne peut plus clair. « Saluez mon ami de ma part » te glissa-t-il alors que tu passais à sa hauteur. Puis il te souffla « bonne chance à vous. » La porte se referma, les bustes des gardes se plièrent sur ton passage, tu sortis. L'air frais qui t'arrivait des montagnes eut tôt fait de te rendre tous tes esprits et tu songeais maintenant aux deux semaines à attendre le départ du Syrtes. Comment se faisait-il qu'aucun bateau ne lève l'ancre pour Zigellin plus tôt ? Mais tu appréciais à sa juste valeur cette possibilité qui t'était offerte de rejoindre Monsieur Nose par la mer.

(1) A l'heure où la guerre se poursuit à Syrte en Libye, le littérateur souhaite préciser que le nom du navire fait référence à l'ouvrage de Julien Gracq : « le rivage des Syrtes », livre dont il n'a d'ailleurs lu qu'une seule page.

## Chapitre 4

*Il s'émerveilla un moment des figures tracées par l'encre de la nuit tout autour de lui. Il voyait des animaux, des plantes, tout un jardin. Il s'imaginait ensuite une ville et s'arrêtait sur un banc pour respirer l'air du soir. Debors, la neige commençait à tomber. Il se laissa griser par ses rêveries, il faisait et défaisait à l'envi les paysages et les visages, qui lui offraient un écrin idéal. Elle était devant lui, riant, la tête penchée en arrière. Bientôt elle fit le vide autour d'elle, anéantissant par son seul rire tous les autres personnages. Ce rire muet, comme il était beau ! Comme il dépassait en finesse et en mélancolie toutes les autres visions ! Il se blottit contre le visage chéri. Puis le goût amer du mirage le seconda, la réalité lui jeta à la face son eau glacée.*

Les deux semaines qui suivirent ton entrevue avec le Très Grand Officier furent moroses. Tu éprouvais de la nostalgie à la pensée de ce que tu devrais laisser à Hastarpa. La ville te manquait déjà et tu ne parvenais pas à t'enthousiasmer à l'idée de ce que tu allais vivre. L'océan t'était absolument étranger et sa découverte restait pour toi quelque chose de trop impalpable pour que tu puisses t'en réjouir. Est-ce que tu faisais bien de te lancer dans pareille aventure ? Tu ignorais la durée du trajet. Serais-tu bien accueilli par l'équipage ? Serait-il indulgent avec l'humble nettoyeur de pont que tu allais devenir ? Il te revint des histoires de marins, de grands gaillards qui rudoyaient le novice. Ces souvenirs de lectures de prime jeunesse tournaient à l'obsession. Aussi, tu préférerais sortir le plus souvent possible de la maison et goûter le soir qui tombe, sous un arbre, sur un rocher, ou dans un champ d'herbes folles. Tu redécouvrais ton environnement familial avec les yeux du « plus jamais », ces instants où tout semble suspendu au-dessus du gouffre de l'oubli, où tout semble devoir disparaître à jamais. Ces émotions t'envahissaient à l'approche du jour qui te verrait laisser derrière toi les trente premières années de ta vie. Plus jamais cette grosse demeure à la toiture fuyante devant l'orage, plus jamais ce petit chemin de terre, plus jamais tes voisins tels qu'ils étaient en ce jour, plus jamais. Tout aurait changé à ton retour. Tout aura vieilli pensais-tu. Il fallut pourtant que tu acceptes de tout abandonner derrière toi et de n'empaqueter que les quelques affaires que tu embarquerais. Tu te décidais à prendre le strict nécessaire. Puisqu'il fallait quitter tout ce qui avait été toi, autant le faire franchement et tourner la page. Quand l'aube s'ouvrit sur ta vie nouvelle, tu étais prêt.

## Chapitre 5

*La neige recouvrait à présent toute chose. Il se félicitait d'être le premier à y inscrire son empreinte. Il se sentait le maître de ces grands espaces. Aussi loin que portait son regard, il ne vit âme qui vive. Ses habits légers ne résistèrent pas longtemps aux aiguilles du froid mais qu'importe. Grelottant, il allongea le pas. On le voit sortir de la forêt, longer les arbres, descendre la butte qui surplombe la voie ferrée, et s'engouffrer dans le premier train qui passe. Il choisit une place en première classe, compartiment fumeurs, et se laisse aller sur le skai blanc de la voiture n°4. Sur ses cils s'accrochent encore quelques cristaux. Par la fenêtre, la neige continue à ensevelir le monde. Les flocons se détachent lentement des oripeaux, puis de plus en plus vite à mesure que le train accélère. La neige gicle sur les arbres et les herbes tétanisées. Au milieu de la tempête, dans les vents sinistres qui hululent, le monde se renverse. Les branches raidies griffent les vitres et grincent sur la carlingue. Le souffle du train se fait de plus en plus rauque et bestial. Les collines se penchent vers lui, toute prêtes à l'engloutir, la terre gronde tandis que le ciel se fend et explose. Les flocons gîlent et déstabilisent les wagons, s'engouffrant sous leurs roues, et il lui faut toute sa concentration pour la percevoir, au cœur du déchaînement. Elle est tout habillée de blanc, au milieu des flocons qui tournoient, parée des dernières étoiles piquées entre les brins moussants de sa chevelure. Ses bras dessinent l'espace. Elle joue avec la neige redevenue docile, la fait tourner autour de ses arcanes, la souffle au-dessus d'elle, les bras ouverts entraînant la danse.*

Les volets sont clos. Tu as déposé ton sac dehors, comme une première étape avant le grand saut dans l'inconnu. Tu refais, pour la énième fois le tour de chaque pièce, ta chambre, la cuisine, le salon, la salle de bains et même les toilettes, pour ne rien oublier de prendre... pour ne rien oublier tout court.

Chaque parcelle de mur, chaque pouce de ton lit et de ton mobilier se teinte de la couleur fanée du souvenir. Un dernier claquement de talons sur le carrelage de l'entrée, et tu fermes la porte derrière toi.

Tu pouvais maintenant t'en aller. Tu partis en courant et ne t'arrêtais qu'une fois essoufflé. Tu avais quitté ton coin de campagne et entrais dans la ville.



## Chapitre 6

*Adieu les sables chauds, les mers d'abondance. Elle ne reverra plus les petites barques peintes glisser sur le sel des profondeurs. Plus les soleils magnifiques quand l'horizon s'éteint, ou les feux impériaux au sommet des lagunes. Il a disparu ce monde de langueurs. Où sont passées les îles de couleurs, les hommes et les femmes qui les habitent ? Ses pieds ne parcourront plus le pays des découvertes, toujours plus en avant, toujours ailleurs. Aventure où nous goûtons les plats nouveaux, où nous nous baignons dans des eaux sans cesse renouvelées, la bouche en feu. Encore une fois passer ses doigts dans les alliances de la terre !*

Tu traversais les premiers quartiers d'Hastarpa dans un silence impressionnant et étrange pour toi qui connaissais la ville plus animée. Tu marchais maintenant précautionneusement de peur de précipiter, par un faux pas, le réveil de ceux que tu avais si longtemps côtoyés et qui dormaient dans leur foyer. Tu t'arrêtais beaucoup, pour regarder les murs qui abritaient ces êtres chers, pour humer l'air chargé de goémons, pour écouter les frémissements de l'aurore, quand un lourd soleil orangé s'éleva sur la ville, enveloppant les rues de sa masse irisée, perçant les interstices de lumière. Les chiens hurlaient, un chat miaula dans le lointain. Les arbres semblaient animés d'une vigueur nouvelle. Et toi qui souhaitais en secret, lorsque tu étais encore blotti dans le creux de l'obscurité, adresser un salut d'adieu à la ville, voilà que tu étais craintif à présent. Tu ne voulais plus voir personne. Que leur aurais-tu dit ? Tu pris la décision de faire un détour pour aller au port, te dissimulant dès que tu le pouvais. Tu aurais commis quelque acte répréhensible que tu ne te serais pas comporté autrement : tu quittais les tiens comme un voleur. Tu dus marcher à découvert sur quelques centaines de mètres. Ton cœur battait, tu pressais le pas malgré toi et craignais à chaque instant que cette allure peu naturelle te fasse repérer. Tu longuais les façades tête baissée, te racontant une histoire, qui n'avait aucun sens, pour ne pas penser à ce qui pouvait t'arriver. C'est dans cet état fébrile que tu t'engouffrais entre les plantations d'un immense jardin, planté au cœur de la cité. Tu sus alors que tu ne risquais plus rien et que tu pourrais désormais rejoindre le Syrtes, qui t'attendait sur la jetée, sans être aperçu. Tu ralentis la cadence, te laissant envahir par les couleurs et les odeurs terrestres, qui dominaient, en ce lieu végétal, sur les effluves de l'océan pourtant si proche. La forêt s'imposait à toi de tous ses grands arbres, de leur vie démultipliée branche après branche, feuille après feuille. Des troncs moussus s'élevaient aussi haut que porte le regard, dans un enchevêtrement somptueux. Des oiseaux couraient dans la ramée, éclaboussant les feuilles des gouttes de rosée restées en suspens. Cet élan naissait du bois qui craquait sous ton poids, de l'épaisse couche d'humus ; arbres-phénix, et tu voguais ainsi d'arbre en arbre jusqu'à la lisière du bois. Au bas du talus de terre noire commençait la plage, grains de sable dorés encore mélangés à la terre, et qui formaient une étendue de plus en plus

claire au fur et à mesure qu'on s'approchait de l'océan. Après le sol dur de la campagne, le tapis de feuilles souples du bois, le sol se déroba sous les pas et vous accompagna, dans un glissement, jusqu'à l'eau. Tu avais très souvent parcouru ce chemin et éprouvé cette sensation mais tu ne pouvais t'en repaître. C'était une sensualité sans cesse renouvelée qui te guidait, les yeux à demi clos de volupté, de la colline à l'onde. Tu distinguais, encore à bonne distance, les pêcheuses qui venaient étaler leur butin sur les grilles des fumoirs. Les peaux argentées crépitaient et sifflaient, des volutes montaient. Tu t'approchais de la scène familière. L'odeur du poisson et du feu te parvenait à présent. Tu suivais des yeux les vêtements colorés se pliant, pour attraper dans une bassine une bête toute raide, et se dépliant pour la porter au-dessus des braises. Tu passais une butte mi-sableuse, mi-herbeuse, le Syrtes apparut, bâtiment aussi massif qu'aérien. Sa structure de bois semblait irréaliste: quel être avait bien pu abattre les arbres nécessaires à sa construction, les tailler, les réunir et donner ainsi sa courbure au navire ? Ce géant possédait des ailes blanches à sa démesure : immenses, elles flottaient tranquillement et donnaient l'impression de pouvoir soulever le mastodonte, l'arracher à l'embrun. La stupeur passée, un sentiment de plénitude et de sécurité t'envahit. Tu sus, par évidence, que le voyage serait sans risque et que cette véritable ville résisterait à la tempête.

« Votre nom ? » te demanda-t-on en guise de bienvenue. « C'est bon, montez ! vous vous présenterez au capitaine ». Tu jetas un dernier regard à la terre que tu quittais.

## Chapitre 7

*Tout à coup le train hurle et se cabre. Dans les étincelles il bascule sur le flanc. Il parvient à s'extirper de la ferraille comprimée. Il fait froid dans ce désert. Les cristaux de neige étincellent en millions de minuscules bougies allumées. Comme il se retourne en s'éloignant, il est saisi par la vision de cette chenille en fer blanc, gisant ventre à l'air d'où s'écoule son sang, qui, de flocon en flocon, teinte la plaine en rose.*

*Encore secoué, il gagne la ville toute proche. Dans les rues, le blizzard avance. Entre les murs ravagés de froid passent des ombres, mains dans les poches et tête basse. Quelques fantômes ont pensé pouvoir aller à bicyclette, mais ils tanguent trop fort sur leur fragile mécanique et la vitesse accentue trop durement la morsure des glaces. Ils s'arrêtent et continuent à pied. Il appartient à la foule errante. Marcheurs sans objet. Marcher pour rien peut-être, mais surtout ne pas interrompre ses pas, de peur que les serres de l'hiver ne vous saisissent pour ne plus vous relâcher. L'heure s'est endormie depuis longtemps au sommet du beffroi et les cloches ne sonnent plus. Peu importent le temps et le lieu, ici tout est blanc, les hauts immeubles sont tous pareils : longue barre verticale percée de trous censés abriter les humains. Pourtant ils sont vides. Leurs vitres brisées ne forment plus aucun obstacle à la course des vents qui fouaillent les corps, la ville, le monde. Surtout ne pas interrompre ses pas. Un banc se présente à lui, devant un jardin. Il y dépose ses souvenirs emmêlés.*

Le capitaine t'attendait, mettant un point d'honneur à accueillir tout nouvel arrivant. Tu ne pus réprimer un sourire surpris et dubitatif à la vue de ce personnage au physique insignifiant, si éloigné de l'image que tu te faisais d'un meneur d'hommes, d'un dompteur de mer et de vent. Il ignora ton rictus.

« Bonjour Monsieur, soyez le bienvenu à bord du Syrtes que j'ai l'honneur de commander. Le Très Grand Officier m'a parlé de vous, c'est un ami de longue date. Je sais que vous voulez vous rendre à Zigellin. Nous vous y débarquerons. Tous ceux-ci – et il ouvrit les bras pour embrasser du geste l'équipage et les passagers – tous ceux-ci sont vos compagnons désormais. N'hésitez pas à vous adresser à eux si quelque chose ne va pas, ils vous aideront soyez-en sûr, nous savons nous serrer les coudes, nous, gens de mer... et puis – il te fit un clin d'œil amical – je suis là au cas où. Les débuts seront peut-être difficiles mais je gage que vous apprécierez le voyage. Laissez-moi vous présenter nos escales. Avant la fin de la matinée, nous lèverons l'ancre, nous passerons par... Tu abandonnais le capitaine à sa faconde tandis que se déroulait devant toi le spectacle d'un monde inconnu, de ceux dans lesquels on a plongé tous sens ouverts et que l'on a quittés trop vite, sans possibilité de retour en arrière. Tu revois, tu entends, tu sens encore ces hommes et ces femmes faire les cent pas sur le navire, les dames se promenant dissimulées à demi sous des ombrelles que leur tiennent quelques galants, ces enfants qui jouent sur les planches, entre les cordages, derrière les voiles. Les tenues sont soignées, fines, précieuses même. Les pas claquent gentiment, petits pieds maintenus dans des chaussures à rubans. Les hommes jouent du haut de forme. Soudain un appel vient troubler les mondanités. L'équipage lance des ordres, fait des

recommandations, rit et gronde. Ici on lave, là on recoud une voile déchirée, plus loin on rafraîchit une peinture attaquée par l'eau et le soleil.

Le capitaine s'apercevant que tu ne l'écoutes plus, te tape sur l'épaule : « mais laissons cela Monsieur, nous trouverons bien le temps de converser plus à loisir. A tout à l'heure pour le dîner, vous vous joindrez à nous. »

## Chapitre 8

Ce fut le départ. Des mains blanches levaient des mouchoirs immaculés qui se mêlaient au vol blanc des mouettes. Le navire grinça en pivotant. L'eau prenait vie. Clapotis qui s'amplifièrent en une rumeur abyssale. Tu étais libre. L'envie te prit de crier ton ivresse toute neuve mais un gros homme bourru t'ordonna : « au travail jeune homme ». C'était Barimond. Tu avais espéré contremaître plus avenant.

Mystérieusement tu ne te rappelles pas ta première soirée à bord du Syrtes, ni la nuit qui s'ensuivit. Le lendemain par contre marqua pour toi une expérience nouvelle, comme un cauchemar éveillé...

Tu fus réveillé très tôt, trop tôt pour quelqu'un habitué à dormir tout son saoul dans une campagne paisible et propice à l'étirement des songes. Tu te levais sans bien savoir où tu étais ni ce qui t'attendait. La journée fut harassante : tu lavais sans t'arrêter le navire. Sous l'effet des frottements et du sel, tes mains devinrent rouges ; elles se gonflaient et ta peau se crevait, laissant apparaître par endroit la chair vive. Tu ne vis personne ce jour-là, tu n'entendis rien. Le navire avançait-il seulement ? A la nuit tombante, à la lueur d'une lampe, tu regardais enfin tes mains avec attention et constatais les ravages. Tu étais meurtri. Tu regagnais ta cabine à petits pas, chaque mouvement te faisait souffrir. Le corps endolori mais l'esprit léger, tu t'endormis.

## Chapitre 9

*Il s'enivre de crépuscules délavés, trop sensible aux cris de détresse de la Terre. Il tourne sur lui-même à compter les minutes qui les séparent, des secondes qu'il fractionne. Encore un fuseau happé par le néant, encore du sang qui circule dans le battement des molécules, encore des bulles à la surface des eaux salées, encore du vent pour embaumer les arbres et tes sourires éclatants. L'écho des tempêtes passées, le roulement des ouragans futurs aux couleurs d'orange. Tu as dû vivre plus qu'à l'habitude, composer des chansons qui résonnent entêtantes dans des crânes assourdis par des désirs en pente dont tu conserves les restes sous les ongles agrippés de tes mains stupéfaites de tant de noirceur, la nuit.*

Le même réveil matinal que la veille te surprend blotti dans le lit. Tu finis par pousser la porte métallique de ta cabine et ouvre les paupières sur un être obèse et rigolard : « regardez les enfants, notre nouveau voisin, allez lui dire bonjour, allez dire bonjour au monsieur ». Tu te retournes et comprends que le monsieur, c'est toi. Un enfant, l'un des plus petits, fait quelques pas dans ta direction, te salue d'un peu loin et court se réfugier derrière sa mère, une belle femme qui sourit au bras de son mari qui encourage sa marmaille à s'approcher plus près du monsieur. Un deuxième garçon, plus jeune encore, s'enhardit à te tendre la main. Tu la prends délicatement dans les tiennes, comme on reçoit un cadeau. Vous restez quelques instants face à face, dans le vent qui te rappelle à tes douleurs de la veille. Tu t'accroupis pour être à sa hauteur. Tout le monde s'est tu. Tu surprends un je ne sais quoi de plus tendre et de moins goguenard dans le sourire de la grande dame. Puis, voyant qu'ils ne craignent rien, ce sont tout à la fois deux puis trois, quatre, cinq enfants qui trottent vers toi et bientôt te touchent les épaules et le visage, te présentent leurs joues. Une petite fille pose un doigt hésitant sur les plaies de tes mains. « Vous avez mal monsieur » te dit-elle chagrinée, puis, se tournant vers son père : « il a mal le monsieur ». Tu embrasses les petites joues. Tu te relèves et salues l'homme et la femme : « vous avez là de bien jolis enfants ! Un, deux, trois, ... huit enfants ! ». « Et l'aîné n'a pas 10 ans » te confie leur mère. « Mes compliments, je m'appelle... » « moi c'est Grétimard et voici Ella et les enfants » déclare le gros homme d'une voix faible et douce qui contraste avec sa corpulence. Ses yeux brillent. Les bons yeux de Grétimard. Son visage est informe, la graisse en a effacé les traits. Sans plus de présentation ni d'explication, il te chuchote comme on fait une confidence : « ce soir tu viendras avec moi l'ami, tu verras, tu verras ».

Après un déjeuner copieux tu t'en allais retrouver Barimond. Tu marchais avec ces paroles mystérieuses à l'esprit, comme la promesse d'une divine surprise, et tu revoyais cette femme forte et sa ribambelle d'enfants joyeux.

Barimond t'aperçut de loin. « Bien dormi jeune homme ? » te lança-t-il. Tu lui répondis que oui. Tu étais content qu'il te pose la question. Mais tu acquiesçais machinalement, sans le regarder, tant tu étais absorbé par le spectacle qui se déroulait derrière son buste puissant. « Vous admirez l'océan » te dit-il, « c'est une bonne chose de vous en imprégner. Cela vous rendra la vie plus facile si vous êtes en harmonie avec les vagues et le vent. » Comme tu te penchais par-dessus la balustrade, la voix des profondeurs retentit, c'était la même sensation que celle que tu avais éprouvée quand le Syrtes quittait son port d'attache. Tu eus une pensée pour Hastarpa. Cependant ce souvenir fut vite dissipé, tu allais de découverte en découverte. Tu visitais pour la première fois le navire, passais et repassais aux mêmes endroits et y trouvais chaque fois quelque chose de nouveau. Tu contemplais le cuivre d'un cadran, éprouvais la solidité d'un mât, tirais sur une corde pour en comprendre l'utilité, tu jetais un œil discret dans chaque cabine, dans chaque recoin. Tu prenais possession d'un monde. Très vite l'exploration du navire ne te suffit plus. Tu ressentais le besoin irréprensible de saisir, par tous les sens, la nature environnante. Tu respirais l'air à pleins poumons, décelant des odeurs de sel et d'algues, tu mettais ta main en visière et plissais les yeux dans l'espoir de percer à nu l'horizon et de le faire tien. Ce devait être un comportement bien surprenant pour les passagers et l'équipage, manifestement très habitués à ce genre de traversée. Chacun vaquait librement à ses occupations et personne ne te fit la moindre remarque, et en premier lieu Barimond qui, lorsque tu revins le voir en fin de journée, en t'excusant de lui avoir fait défaut, se contenta de hausser les épaules d'un air de dire « je ne vois pas où est le problème ». Son geste résumait pour toi cette journée de grande liberté où tous agissaient selon leur désir du moment. La nuit te trouva sur le pont à méditer sur les heures qui venaient de s'écouler.

## Chapitre 10

*Il pose sa main sur la poignée de la grille qui tourne sur ses gonds sans effort, comme si elle flottait dans les airs. La neige a déposé ses éclats sur des cerisiers en fleurs. Leurs troncs noirs, en rangs, donnent un aspect lugubre à l'ensemble. Une prison végétale. La terre, de son souffle, décolle les flocons qui la parent d'habits lumineux. Il s'approche, il tend la main à un flocon, il respire une fleur. La fleur lui répond avec un accent pointu et glacé qu'il la chatouille, et très émue, elle voit son cœur se colorer de rouge.*

*Au jardin il se sent bien. Il déambule entre les fleurs et les petits bosquets. Le soleil s'est faufilé entre deux nuages et adoucit l'atmosphère. Il pousse du doigt de petits paquets de neige qui se sont formés sur les arbres, il plie une branche et dégèle d'un baiser les cerises qui fondent sur sa langue. Il écoute passer le temps sur une pierre plate dominée par une cascade pétrifiée. On voit le sang qui palpite sous la peau raidie de l'eau. Un lièvre passe et lui fait un signe discret. Le soir vient toucher la terre, fleurs et papillons se referment. Les espoirs peuvent renaître. Les amours les plus belles prennent formes palpables. Elles s'agitent un instant puis se reposent. Entrées en fraude et restées là, dans le jardin des émeraudes s'endorment des Esméraldas.*

*Les hirondelles arriveront et se plaindront du froid. Elles lui raconteront leurs aventures, les terres survolées, là-bas.*

Quelqu'un bougea derrière toi. Fidèle à sa promesse, Grétimard te tapa sur l'épaule : « viens l'ami ». Sans un mot, car l'enjeu paraissait de taille, tu le suivis. Vous avez rejoint sa femme et ses enfants qui te saluèrent en riant. Tu vis Grétimard les mettre au lit l'un après l'autre, les border et les embrasser après leur avoir glissé quelques mots secrets au creux de l'oreille. La scène se reproduisit à l'identique avec sa femme, qu'il borda et embrassa paternellement. Pendant tout ce temps tu restais figé, n'osant retourner à ta cabine, ni troubler ce cérémonial lumineux. Tu restais là... jusqu'à ce que Grétimard, s'étant muni d'une lampe, referme délicatement la porte derrière lui et te fasse signe de le suivre à nouveau. Il se dirigeait avec aisance sur le pont que tu avais parcouru le matin et l'après-midi mêmes, et qui t'était devenu, dans le noir, parfaitement étranger. Tu tâtonnais et gardais difficilement en vue Grétimard qui jamais ne se retourna. Il s'arrêta enfin entre deux rangées de tonneaux. Que venait-il faire ici en pleine nuit ? Allait-il commettre quelque larcin dans lequel il avait prévu de t'impliquer ? Pourquoi parlait-il si bas si ce n'était pour ne pas éveiller l'attention des passagers ? Tu eus un mouvement de recul, tu refusais d'être mêlé à cette affaire. Et si votre sortie nocturne s'ébruitait et arrivait aux oreilles du capitaine ? Il aurait tôt fait de te débarquer dans le premier port venu et tu n'arriverais jamais à temps à Zigellin. Monsieur Nose peut-être n'y serait plus. Grétimard te montra une cale qu'il souleva. Tu te penchais au-dessus du trou.



## Chapitre 11

*Où est-elle en ce moment ? se demande-t-il la nuit, quand les paroles vaines et les objets que l'on entasse disparaissent pour laisser place aux émotions toute nues, aux heures où il refait malgré lui les chemins de son univers intérieur. Il tricote inlassablement avec les fils de sa mémoire, pour reprendre quelque trou. Le travail est épuisant. Il espère seulement que l'étoffe sera belle et bientôt terminée.*

Une odeur âcre de bêtes vous sauta à la gorge. Tu étais de plus en plus mal à l'aise et il fallut toute la détermination muette de Grétimard pour te convaincre de t'enfoncer à sa suite dans les entrailles du navire. Vous avez descendu un escalier en bois mouillé et manqué de glisser sur chaque marche. L'atmosphère humide, épaisse, était chargée de relents d'urine et d'excréments. Ta respiration s'accéléra, résonnant de plus en plus fort. Tu étouffais et tu crois t'être appuyé sur Grétimard pour ne pas tomber tant la tête te tournait. Au bas de l'escalier, il leva la lampe. Un timide halo de lumière donna vie à un coin de la cale ; des yeux vous observaient. « C'était pour que tu saches l'ami ».

Ces yeux étaient humains, plantés dans des corps entassés là. Des corps de tous âges, avachis dans leur puanteur et leur silence. Une petite fille en particulier attira ton attention. Tu sentais l'émotion poindre chez Grétimard, comme s'il venait dans ce lieu malfamé chaque nuit et comme si ces êtres lui étaient devenus familiers. Ses yeux de feu luisaient à présent d'un éclat liquide. Tu avais pour ta part des hauts le cœur au milieu de tant de crasse et dus sortir Grétimard de sa torpeur : « remontons lui dis-tu, c'est intenable ici », et cette fois tu le précédais. Remonté à la surface, sa bonhomie naturelle s'était envolée. Il ne subsistait de Grétimard qu'une masse de chair penaude, tête basse et bras ballants. « Je ne comprends pas pourquoi ils ne nous rejoignent pas sur le pont, la trappe n'est jamais verrouillée ». C'est en dodelinant de la tête qu'il rejoignit femme et enfants dans leur cabine. Tu regagnais la tienne en songeant que tu avais décidément croisé le chemin d'un drôle de personnage.

## Chapitre 12

Mais cette nuit-là quelqu'un avait entendu du bruit près de la cale et il en avait averti le capitaine : « je vous livre la version officielle jeune homme : nous avons reconnu Grétimard accompagné d'un inconnu. Je sais que cet inconnu c'est vous, mais en-dehors de mon informateur et de moi-même, nul n'est au courant. Si vous voulez rester parmi nous, tâchez de vous montrer discret désormais, et attention, pas d'embrouilles avec ceux d'en bas, je ne veux aucune révolte à bord. Vous pouvez disposer. »

## Chapitre 13

Les journées suivantes furent conformes aux vœux du capitaine. Il n’y eut pas la moindre réaction sur le Syrtes. L’océan participait au calme ambiant : sur une mer d’huile et sous un ciel clair, vous traciez votre voie paresseuse. Le capitaine s’en irritait car la réussite de son commerce reposait sur la rapidité avec laquelle il livrerait sa cargaison. Pour ta part, tu t’accommodais fort bien de ce répit. Les derniers jours avaient été tumultueux et tu étais malade sans oser le dire au médecin de bord, de peur d’être la risée de tous les habitants d’en haut. Tu parlais ainsi de ceux qui vivaient dans les cabines, par opposition à ceux de la cale. Ce vocabulaire était commode lorsque vous discutiez avec Grétimard, il vous permettait d’échanger vos idées sans crainte de voir votre secret dévoilé. Grétimard, pas plus que toi, n’avait été inquiété suite à votre virée nocturne. Vous restiez très proches et il avait été particulièrement attentif à ta santé alors que les roulis et les vomissements répétés t’affaiblissaient. Tu étais émerveillé, bien qu’un peu jaloux, de la dextérité dont il faisait preuve, comme chaque personne sur le navire, et jusqu’au plus petit enfant, aguerris aux humeurs changeantes de l’océan. Leur manière de vivre sur l’eau était tellement naturelle que tu crus un moment être plongé dans un songe : ces demoiselles à ombrelles défilaient toujours impeccables, ces enfants chahuteurs et tous ces marins trouvaient leurs marques dans cet univers mouvant avec une facilité confondante. Si bien que tout ce monde donnait l’impression de flotter. Même l’imposant Grétimard participait de cette légèreté onirique. Tu courus à la balustrade et jetais un regard à la base de la coque, espérant que la mer avait disparu, ce qui t’aurait convaincu que tu avais embarqué pour le pays des rêves. Mais l’eau était belle et bien là, qui venait se briser en moussant, sur le bâtiment.

En cette journée sans vent, les voiles, devenues inutiles, avaient été repliées. Tu n’entendais aucun moteur et pourtant vous avanciez. Tu gagnais la proue, puis la poupe, à la recherche d’un indice qui t’eût expliqué ce phénomène mais n’en trouvais aucun.

## Chapitre 14

*Il entreprit un voyage à travers l'espace.*

*Il lui fallait tout d'abord construire l'engin qui lui permettrait de gagner les galaxies. Il devait pour cela rassembler les matériaux nécessaires à sa construction. Pendant des mois, il amoncelait des plaques métalliques, des vis, des boulons, des planches de bois. Il allait par les routes et il remplissait son espoir des matières qui les parsemaient. En ce temps-là il se goinfrait d'oxygène, il se frottait à la lumière du jour et bourrait ses poches de végétaux, de sable, de petits galets qu'il trouvait en allant sur la plage. Devant la furie des océans qui balayaient les rochers, il en appelait aux oiseaux et leur demandait de lui expliquer comment ils parvenaient à se mouvoir aussi facilement dans le cosmos. Il apprit beaucoup d'eux. Il demandait à la sauterelle comment avoir le ressort suffisant pour s'extirper du sol ; la puce le renseigna fort utilement. Il fit appel au bourdon pour découvrir le secret de son envol. Il s'enquit aussi, auprès du colibri, de la façon dont il pourrait rester immobile dans les airs. Tous ses petits compagnons montrèrent à son égard une gentillesse et une générosité qui l'émurent profondément. Il traçait les croquis avec l'un, vérifiait la pertinence de ses calculs avec l'autre. Ils se contredisaient parfois et il voyait mal le fil de leur raisonnement. De plus la communication était difficile car les animaux ne parlent pas. Cependant, à la longue, une fois obtenus le recul nécessaire, l'honnêteté suffisante, la modestie aussi, il dut reconnaître que ses amis avaient presque toujours raison. Ils se mirent alors à construire des modèles réduits pour tester telle ou telle partie de l'engin. Enfin, après des mois de liesse et de passion, il était prêt à partir. Il pouvait se propulser dans d'autres sphères et mieux saisir toute la complexité du monde.*

Quelqu'un frappait à la porte de ta cabine. Les coups étaient timides. Tu te levais en prenant soin de ne pas faire grincer le lit et jetais un œil par la fenêtre. Tu ne réussis pas à apercevoir ton perturbateur mais la peur se dissipait en toi au fur et à mesure que se dissipait le brouillard des songes que perçaient, toujours plus larges, les éclaircies de la réalité. Alors tu ouvris, en te préparant toutefois à refermer la porte au plus vite dans le cas où l'intrus se révélerait dangereux. C'était la petite fille avec ses grands yeux noirs. Sans un mot, sans un geste, elle te regardait avec la même intensité que celle que tu avais repérée quelques jours auparavant. Tu hochais la tête en guise d'acquiescement. Elle tourna les talons, gagna le pont qu'elle parcourut dans toute sa longueur et s'enfonça dans la cale. Tu la suivais avec une prudence infinie. Sans plus de commentaire elle tendit un bras en direction de la masse des corps agglutinés les uns aux autres. Tes yeux mirent un temps, à s'adapter à la pénombre, qui te parut démesurément long au regard de la tension qui parcourait cette main pointée. Tout, dans ce petit être, exprimait désormais l'autorité : « regarde ! » te commandait-elle. Tu faisais un pas de plus, puis un autre encore. Alors tu découvris le spectacle que ton petit guide voulait à tout prix que tu vois.

## Chapitre 15

*L'Atlantique. Les sables sont blancs plus que de raison. Il plisse ses yeux bleus fragiles à la lumière qui tombe et éclabousse les rochers éclatés. La mer moutonne, ils se laissent bercer par les ressacs, frôler par la brise. Ils, ce sont eux. Elle et lui. Elle tout contre lui. Ou bien s' imagine-t-il tout contre elle ? Ne serait-ce que l'ombre d'un rêve envolé qu'il faut aller chercher tout là-haut en le tirant par le bout des chaussettes ? Car on ne fait revenir un rêve que sur la pointe des pieds. Il voudrait tuer son rêve, pourtant ils sont assis comme dans un rêve. Il ne la touche pas et il est tout contre elle. Elle sourit. Les souvenirs sont indolores.*

Des corps tordus de douleurs s'étaient là avec leur bouche grimaçante. La pièce était remplie d'odeurs de merde, de vomi et de sang. L'air en était alourdi et les cloisons de bois sentaient la maladie et la fièvre. Dans un premier réflexe tu te jetais vers la sortie, tu voulais fuir cette atrocité, respirer l'air du dehors. Ces quatre murs et le plafond bas de ce tombeau t'oppressaient. Mais, restée à l'entrée, la petite fille demeurait inflexible : « regarde ! ». Tu ne pouvais faire marche arrière. Ou plutôt si, tu le pouvais, tu allais empoigner ce petit être frêle et l'écarter de ton chemin. Mais tes jambes en décidèrent autrement et tu t'effondrais sous ton propre poids. Ta tête cogna par terre.

## Chapitre 16

*Je te dirai combien tu comptes dans mes sourires attachés à l'avenir je dirai les herbes baignées par la rosée apostrophée dans leur manteau de lune pour courir aux confins de toutes les dunes plus loin que toi des éclats de ta robe rouge qui te rend si visible sur la photographie papier brillant comme le jour où tu m'entends des peaux souples et brunes qui ne craignent pas le soleil tu me diras toi aussi un peu, tu me gazouilleras des bulles de salive des claquements de langue tu prendras ton petit air mignon et contrit.*

L'air qui courait sur le sol te rafraîchit. Tu repris tes esprits et finis par te relever. Les hommes et les femmes frissonnaient, certains claquaient des dents dans cette chaleur pourtant étouffante. Pas de plainte, pas de pleurs. On lisait une résignation terrible sur les visages qui, tu t'en rendais compte à présent, te regardaient sans te voir. Comme ils sont étranges ces visages sans espoir et sans désespoir ! La petite fille, elle, attendait quelque chose de toi et tu n'avais rien à lui donner. Tu ne savais que faire et balbutiais deux ou trois mots d'impuissance avant de t'engouffrer dans le passage qu'elle te laissait enfin libre.

## Chapitre 17

« Vous étiez dans la cale, n'est-ce pas ? » ; c'était le capitaine. Tu avouais. Devant son silence tu t'enhardis à lui poser la question qui te poursuivais depuis le départ. « Monsieur, lui dis-tu, qui sont ces gens ? Le Très Grand Officier est resté évasif sur votre activité... faites-vous commerce d'esclaves ». Il te regarda longuement. On entendait le vent qui grondait et des cris d'oiseaux qui luttèrent dans les bourrasques. Tu devinais que l'équipage s'activait pour y faire face. Le capitaine planta ses yeux dans les tiens. La question lui paraissait manifestement saugrenue mais on sentait qu'il voulait y répondre le plus honnêtement possible, sans rien te cacher de son entreprise. Aussi, tu fus surpris de l'entendre dire « non ». Tu crus qu'il en resterait là et tu t'apprêtais à te retirer, quand il poursuivit : « je ne sais pas comment ils en sont arrivés là... ce sont des passagers comme les autres voyez-vous ». La tempête ne faiblissait pas. Elle soulevait des masses d'eau qui venaient s'abattre sur le navire. La cabine grinçait doucement, tout le bâtiment tanguait et te donnait la nausée. Le capitaine te proposa une chaise et s'assit dans un fauteuil. « Tous les passagers (il insista sur le premier mot) méritent notre respect et nous en avons la responsabilité. Moi plus que tout autre. Quel terme avez-vous employé ? « esclaves » ? Sachez, Monsieur, qu'il n'y a jamais eu d'esclave sur mon navire et qu'il n'y en aura jamais tant que j'en aurai le commandement. L'esclavage est un crime abominable aux yeux de Dieu. L'être humain est fait d'une pâte bien trop fière et trop libre pour subir l'outrage des chaînes sans que cela n'offense le Créateur. Le Tout Puissant m'ordonne de ne pas mettre mon semblable dans les fers. Cette injonction divine, je la retrouve dans le regard d'une petite fille, sur le sourire d'une femme ou dans la stature d'un homme. Chacun m'éblouit de sa grandeur d'âme et m'impose le respect. Autrui est immense, infini peut-être. J'y vois la marque du Créateur sur sa créature. Et vous Monsieur ? Tu bredouillais que, certainement, chaque être humain était respectable et que, oui, sans doute, chacun était d'essence divine. Le capitaine esquissa un sourire de satisfaction : « c'est cela Monsieur, c'est cela... Mais puisque leur sort vous préoccupe, je vous nomme ce jour chef des cales. Vous remplacerez le cuisinier qui nourrit ces pauvres hères et s'applique à faire respecter les règles d'hygiène les plus élémentaires. C'est un homme courageux, qui est précieux à bord. Il vient la nuit leur apporter un peu de réconfort. Je le tiens pour un homme admirable et je sais qu'il se réjouira de vous voir prendre la relève : ses journées s'en trouveront allégées et il vous estime vous savez. » Tu te retrouvais ainsi d'un seul coup médecin et assistant cuisinier. « Merci Monsieur mais je ne suis pas cuisinier et encore moins médecin ! » « Vous apprendrez. Allez en cuisine. Ce soir vous porterez leur pitance aux malheureux, de nuit car ... j'oubliais... je ne veux pas que tout le monde connaisse l'existence de ces passagers-là. Quant aux soins, faites pour le

mieux, le médecin de bord n'a pas le temps. Les gens meurent, c'est notre lot à tous. A demain jeune homme. Vous me rejoindrez ici à la même heure et me ferez un compte-rendu de votre première journée. Je m'occupe de prévenir Barimond de votre nouvelle affectation ». « Bien Monsieur ».

Dehors le gros temps avait cessé, un soleil brumeux sortait des nuages.



## Chapitre 18

*Comme elle est belle ! Cependant il le sait, qu'est-ce que la beauté ? Ce n'est pas une femme belle, ce n'est pas son chignon qu'il ne faut déranger, ce ne sont pas ses paupières recouvertes de fard ou ses pommettes rosées. La beauté ce n'est pas son corps souple et gracieux dans la danse, ce ne sont pas ses mots qu'il voudrait savoir répéter. La beauté, ce n'est pas l'homme et ce n'est pas la femme, ce n'est pas leur musique, leurs chants, ce n'est pas le livre de leur vie ou le film de leur jeunesse. La beauté ne se cherche pas dans les arts ou la prière. Pas la terre, pas le ciel, pas l'Homme et pas les dieux, mais tout à la fois. Un signe divin sur l'humain, un jaillissement de ciel sur la terre. La beauté c'est un visage heureux. Les peintres viendront avec leurs pinceaux, les écrivains avec leur plume, les sculpteurs avec leur marbre, qui n'égalent jamais en beauté la vie simplement heureuse. Le plus grand art c'est d'être heureux. C'est un flot qui un jour recouvrira le monde, ou c'est un frémissement sur un visage. Une seconde peut-être, et tout est là. Enlevez quelque chose et la grâce est tarie, rajouter quelque chose vous ne le pouvez pas.*

Tu passais la journée aux cuisines et t'y sentais bientôt à l'aise, fort utilement conseillé par le cuisinier, qui avait été averti de ton arrivée dans son service. Tu croisais Barimond qui prit de tes nouvelles. Il avait embauché une dame pour veiller à la propreté du navire.

Tu attendais que le soleil tombe dans la mer et, après t'être assuré d'avoir la clé qui t'avait été confiée, tu te précipitais à la cale. Tu réalisais que les gens d'en-bas n'avaient pas mangé de toute la journée et qu'ils devaient être affamés. Tu descends. Des ombres se jettent sur toi, des bras te bousculent, des mains plongent dans les plats renversés, viandes et légumes se mêlent à la terre que des bouches engloutissent. Tout cela ne dure que quelques secondes, d'une violence inouïe. Tu ramasses les plats vides et tâchés de boue.

## Chapitre 19

Vous voguiez depuis plus d'un mois quand vous avez aperçu Frelavert. Le capitaine donna l'ordre de jeter l'ancre et bientôt la mer fut couverte de barques sorties tu ne sais d'où. Elles s'étalaient mollement sous le chaud soleil. Les bras étaient puissants, rapidement vous avez gagné la terre ferme. Sans tarder Grétimard t'entraîna par la ville qu'il connaissait bien. Il profita de cette escale pour reconstituer sa garde-robe et pour faire provisions de mets de toutes sortes, dont vous étiez privés en mer. La population lui était acquise, les portes s'ouvraient devant lui. A chaque coin de rue, ce n'était que retrouvailles émues, accolades et regards complices avec ceux qu'il avait laissés et qui ressurgissaient maintenant dans sa vie. Ce jour-là, il te fit visiter toutes les places de la ville et tous ses jardins. Il y avait tant de souvenirs que chaque lieu lui était l'occasion d'une anecdote. Vous entriez dans les bars, il demandait des nouvelles des uns et des autres et surprenait par la précision de sa mémoire. Jamais vous n'avez payé le moindre verre, tout vous était offert.

## Chapitre 20

*C'est un beau vaisseau. Un vaisseau qui brille dans la nuit, une carcasse qui démultiplie les lueurs des aubes. Si vous le voyez s'élever, vous comprendrez. Son squelette est léger, mouvant, adaptable. Les changements de direction se font comme une évidence malgré les vents contraires, les pluies de météores. Il avait mis dans son habitacle quantité de fleurs qu'il voulait offrir aux planètes, en passant près d'elles : « tenez, c'est de la part d'un monde que je viens de quitter. Ce monde, c'est la terre. Si vous la connaissiez, vous seriez indulgents ». La planète bleue comme la mer sur son dos, la boule échevelée, les mouettes, les bateaux qui s'agitent, les mâts comme des boussoles, des voiles qui se rient des plus tranchants récifs. Planète bleue, la planète des hommes amassés, courbés sur leur parterre d'où naît chaque saison. Terre enveloppée d'eau. Il voulait rappeler aux astres qui il était et donc qui nous étions.*

Tu sors de ta torpeur. Tu bois de l'eau goulûment. Quelqu'un frappe à la porte, c'est Grétimard. « Il est midi mon salaud, tu t'en es payé une bonne tranche ! Viens, les copains t'attendent. Ne perds pas de temps, ce n'est pas tous les jours que nous avons la chance d'être sur la terre ferme ».

Tu t'habilles en hâte, te demandant bien qui sont ces « copains » car depuis un mois tu n'as quasiment adressé la parole à personne. Tu aurais aimé pourtant leur raconter Hastarpa, ses bâtiments de verre qui prennent les teintes du soleil, et ses jardins parfumés.

La journée fut joyeuse. Tout Frelavert semblait connaître les passagers du Syrtes. Ils t'identifièrent très vite comme « le nouveau » et tu eus droit, à cet égard, à la plus grande attention. Vous alliez de place en place. Dans les bars et les auberges, on vous servait contre quelques histoires de mer. Tu aimais ces heures de partage, la chaleur de l'alcool et les mystères des salles enfumées. Frelavert t'apparaissait comme un bourgeon jusque-là fermé, serré, prisonnier, qui libérait enfin ses pétales au contact des marins, dont tout, dans leur personne même, et jusqu'à leurs yeux pâles comme l'eau ou menaçant comme l'orage, racontait le grand air et l'embrun.

## Chapitre 21

*C'est alors que la guerre arriva. Par vagues successives, déferlement d'insectes métalliques. Il était assis sous le crépuscule, en recueillement. Une tache rouge dans le ciel arrêta son regard. Des nuages s'élevaient au-delà du ruisseau. Le paysage, jusque-là limpide et pur, se chargea en quelques minutes de lourds paquets de poudre. Le ciel muet retentissait maintenant de crépitements. Un épais vomit d'hommes coulait dans les flots. Il s'imaginait le souffle et la crasse mêlés. Il voyait les soldats, le fusil levé au-dessus de l'eau, la pénétrer et la souiller. Il devinait leurs jambes saisies par le froid, leur bouche décidée. Le pied cherchait une position ferme pour avancer. Certains chutaient, avec tout leur fatras. Il distinguait les ordres burlés et les mots d'encouragement. Déjà cet amas d'homme regagnait la terre. L'autre rive. Il fallait continuer. Alors il put identifier dans le lointain la forme de ses semblables. Ce n'était plus un grouillement abstrait mais une colonne d'êtres différenciés. A ce moment précis où l'individu reprenait ses droits, les corps tombèrent. Les uns après les autres. Corps transpercés. Le premier s'était arrêté et regardait autour de lui ; il tomba sans bruit. Un second vint à son secours ; il tomba. Le groupe tenta de se réorganiser pour faire face. Certains mirent le genou à terre, d'autres se couchèrent de tout leur long dans la neige, fusils braqués. Il en vit deux charger ensemble ; ils tombèrent ensemble. Un autre s'éloigna, tentant de sauver seul sa peau ; il tomba. Tous périrent. Il n'avait pas quitté son poste d'observation.*

La nuit était rongée d'étoiles qui perçaient son étoffe d'autant de trous, d'où s'échappaient, avec un léger crissement de sable, sa blancheur originelle. Les soldats dormaient encore, pelotonnés dans de gros sacs de couchage qui ne pouvaient pas grand-chose contre le froid. Beaucoup avaient pris l'habitude de s'endormir leur casque toujours vissé sur le crâne, anticipant la tuerie qui reprendrait bientôt. Tu ne supportais plus ce carcan d'acier sur tes tempes vives. Tu t'étais levé et avançais tête nue au milieu des morts en sursis. Tu marchais droit, sans plus te préoccuper des lignes ennemies qui sommeillaient pourtant à quelques pas de là. Tu jouissais de cette position, si souvent offerte au voyageur insoumis, de simplement contempler la vie qui se déroule. Soudain tu perçus plus avant une silhouette courbée, avec comme un éclat sur le front. Tu t'approchais de l'homme, que tu trouvais plongé dans un livre, éclairé par une faible lampe. Tu en pouvais maintenant lire l'auteur : Emmanuel Lévinas. Le titre disparaissait derrière de longs doigts blancs. T'apercevant, il te salua imperceptiblement, puis murmura toujours penché sur son livre : « la philosophie occidentale a été le plus souvent une ontologie : une réduction de l'Autre au Même, par l'entremise d'un terme moyen et neutre qui assure l'intelligence de l'être ». Tu t'accroupis à ses côtés, le froid s'intensifiait. « Cette primauté du Même fut la leçon de Socrate. Ne rien recevoir d'Autrui sinon ce qui est en moi, comme si, de toute éternité, je possédais ce qui me vient du dehors ». Le voile de la nuit commençait à craquer et s'effiloçait tandis que le jour terne et sale barbouillait l'horizon. « Que la raison soit en fin de compte la manifestation d'une liberté, neutralisant l'autre et l'englobant, ne peut surprendre, depuis qu'il fut dit que la raison souveraine ne connaît qu'elle-même, que rien d'autre ne la limite. La neutralisation de l'Autre, devenant thème ou objet – apparaissant, c'est-à-dire, se plaçant dans la clarté – est précisément sa

réduction au Même. Connaître ontologiquement, c'est surprendre dans l'étant affronté, ce par quoi il n'est pas cet étant-ci, cet étranger-ci, mais ce par quoi il se trahit en quelque manière, se livre, se donne à l'horizon où il se perd et apparaît, donne prise, devient concept. Connaître, revient à saisir l'être à partir de rien, ou à le ramener à rien, lui enlever son altérité. Ce résultat s'obtient dès le premier rayon de lumière ». Un ordre retentit, les corps allongés se soulevèrent, les soldats agrippèrent leur arme. Tu n'étais plus là, les mots tournaient en toi, purs et denses comme des quasars. Tu ne comprenais pas bien mais peut-être que, précisément, il ne s'agissait pas ici de comprendre. Tu sentais que quelque chose d'important venait d'être dit, qui s'élargissait, puis disparaissait, puis renaissait faisant vibrer des cordes maintenues trop longtemps tendues et raides. Comme si une vie s'éveillait. Tu te souvins alors de cette phrase : « ... car peu de gens savent que tout tourne et que les connaissances s'embrassent, s'enlacent, se déshabillent pour mieux se reproduire, puis s'enlisent, et ainsi de suite » (2). A cet instant, tu faisais partie de ceux-là qui le savaient, ou plutôt... tu le ressentais. Le corps transmet parfois sa vérité plus fortement que la Raison.

Tu crus entendre les feuilles d'un arbre siffler : l'homme avait lâché son livre qui bruissait dans le vent. Il te fallut encore quelques secondes pour réaliser ce qui se passait. Alors tu t'engageais à ton tour sous la mitraille. C'est ainsi que tu avais fait la connaissance de Monsieur Nose.

(2)Paul Pignon, [Apostille 4 de La Base de signatures de virus a été mise à jour](#), Lad'AM Editions, 2010

## Chapitre 22

De toutes les histoires du peuple des mers, une t'avait impressionnée plus que les autres, c'était celle de ton ami Grétimard. Assis sur un petit tabouret, à hauteur d'enfant, ce colosse avait attiré à lui une ribambelle de bambins, qui, sagement disposés en rond, l'écoutaient sans piper mot. Dès qu'un adulte s'approchait, Grétimard le faisait déguerpir d'un mouvement brusque : « mon histoire s'adresse aux petits, fichez-moi le camp ! » Il faisait alors mine de se lever pour chasser l'intrus avec ses grosses mains et en roulant les yeux. Les enfants, pas dupes pour un sou, riaient à ses facéties. Tu étais le seul à avoir réussi à t'approcher. Pour réaliser ce tour de force, tu avais dû entrer dans son jeu. Quand tu le sentais prêt à bondir, tu faisais semblant de fuir, effrayé, et revenais dans son dos, en catimini. Tu étais trahi par les éclats de rires des enfants. Grétimard feignait d'abord de ne pas comprendre l'objet de ces rires, puis il se retournait brusquement, et la scène recommençait. Tu finis par te tenir immobile, un peu en retrait du conteur, avec sa complicité indulgente. Tu tirais ainsi pleinement profit de ton statut de « nouveau » car il était connu que personne n'approchait un Grétimard entouré d'enfants. C'était son royaume, son monde à lui, et la présence d'un adulte aurait pu tout briser. Tu crus aussi deviner, et tu en fus touché, qu'il t'acceptait par amitié.

## Chapitre 23

Les jours et les nuits défilèrent à la vitesse des souvenirs, incessamment ponctués par les invitations que vous honoriez avec joie. Une fois un vieux vous invitait, une autre fois c'était une jeune fille, qui voulait te recevoir seul. Elle aimait cacher son sourire qu'elle avait irradiant et évanescent, presque surnaturel, sous un foulard de soie qu'elle remontait sur ses lèvres. Ella. Avec elle tu ne sais plus combien de soleils ont succédé aux étoiles.

## Chapitre 24

*Tu es resplendissante sous ton voile lactescent. C'est l'énergie du bonheur, la joie inattaquable. Tu es le point central, magnifique, obsédant. Tu es la vie. Aimer, aimer, ne jamais désaimer !*

Encore tout ébloui par le corps d'Ella et chaviré par son parfum entêtant, tu suivais sans comprendre la cohorte en marche vers le Syrtes. Tu ne voyais pas les rues de Frelavert, les mouchoirs agités en guise d'au-revoir. Puis, comme tu franchissais la passerelle et posais un pied hésitant sur le pont, tu te rappelais soudain que pendant tout ce temps les habitants des cales n'avaient reçu aucune visite. Tu revis le visage de la petite et tu en fus attristé. Mais tu étais rompu et Ella te manquait. Cela attendrait bien le lendemain.



## Chapitre 25

« Prends un œuf, tu n'en remangeras pas de sitôt ». Grétimard joignit le geste à la parole et te tendit un oeuf qui semblait minuscule dans son énorme poing. « Regarde, les gens sont fatigués, on dort mal quand on sait qu'on va repartir. Certains ont utilisé les barques en douce cette nuit pour regagner à la ville une compagne ou un compagnon. Le capitaine a pourtant formellement interdit ce genre d'excursion.

L'ordre fut donné de lever l'ancre. On s'activait. La carcasse de bois, si longtemps maintenue prisonnière, glissa à nouveau, fendant les vagues. Ainsi tu te rapprochais de Zigellin et de Monsieur Nose et tu t'éloignais de Frelavert et d'Ella, son corps, ses dents riantes ! Tu en aurais pleuré si un incident n'était venu te tirer de ta rêverie : un homme barbu et sa femme se tenaient tête basse devant le capitaine, le suppliant, en tremblant, d'attendre leur fils qui avait regagné Frelavert pour une affaire urgente, disaient-ils, et qui n'était pas rentré au matin. On ne pouvait pas l'abandonner : « il est encore jeune vous savez ». Le capitaine demeura inflexible et le bateau poursuivit sa route.

Plus tard tu retrouvais la petite fille et ses compagnons et leur apportais la nourriture à laquelle ils n'avaient pas eu accès pendant votre séjour sur terre. Tu trouvais des corps amaigris et jaunis par la maladie. Les rangs étaient clairsemés, beaucoup étaient morts. Les cadavres étaient alors jetés à l'eau par une trappe.

## Chapitre 26

*Ses cheveux trempent dans la terre gluante qui l'aspire et l'eau ruisselle sur son visage. Ses paupières sont ouvertes, figées comme celles d'un mort. On entend des roues qui grincent et des cliquetis d'armes. Quelqu'un crie. De lourds paquets de fumée et une odeur âcre empestent l'air. Juste à côté de lui passent deux grosses bottes noires qui l'éclaboussent. Il y a aussi un bras qui traîne, arraché à son corps. C'est plein de terre molle à l'endroit où la chair a été déchirée.*

*Désormais les fleurs ont poussé sur le sol jadis gelé, les couleurs ont remplacé le brun sale de la boue. De petites couleurs, des couleurs minuscules, des points, une vie en pointillés. Du bleu, du rose, une impression de légèreté, des nuages, du vent. Tout a disparu dans le souffle du vent.*

« Grétimard, eh Grétimard ». Il ne t'entendait pas, tout absorbé qu'il était à chahuter avec ses enfants qui agrippaient tous leur père et riaient lorsqu'il ployait sous leur emprise. Tu présentas tes excuses pour le dérangement mais une question te taraudait. Grétimard t'accompagna dehors. « Quand arriverons-nous à Zigellin ? » lui demandas-tu. Je ne sais pas dit-il. Puis, comme le soir tombait, propice aux confidences, ton ami tourna vers toi sa bonne tête et, te fixant du regard : « quel est le but de ton voyage ? » « Je vais revoir un ami » te contentas-tu de répondre. Un aveu en appelle toujours un autre, pour rétablir l'équilibre : « et toi Grétimard, qu'es-tu venu chercher ici, avec femme et enfants ? » Il te regarda le sourire aux lèvres. Au bout d'un long silence, il déclara rayonnant de joie : « je ne sais pas ». Tu devais souvent te remémorer cette scène. Tu crois aujourd'hui que sa réponse était sincère.

## Chapitre 27

Les jours qui suivirent te furent pénibles. Le gros temps était de retour, la pluie te contraignait à rester confiné dans ta cabine. La houle te donnait la nausée. Tu te sentais plus seul que jamais. Et puis tu avais hâte d'atteindre Zigellin. Tu t'imaginais l'angoisse de Monsieur Nose dans l'attente. Tu étais impuissant et supportais le voyage de plus en plus difficilement. Tout te devenait un poids : te lever, faire ta toilette, tous les gestes quotidiens te rappelaient la banalité de ta vie. Tu ne descendais dans la cale qu'une fois par jour et en remontais au plus vite.

## Chapitre 28

*Après le blanc, le rouge. Tu t'en iras dormir au fond de la Tamise, avec du fil épais sur ta bouche pour que l'algue violette qui vogue à ta portée n'y puisse enfoncer son poison.*

Il se retourna. Elle était là, devant lui. Il ferma les yeux devant sa beauté et respira son délicat parfum, puis il s'approcha lentement d'elle et posa ses mains sur son visage. Il la caressa. Ses doigts glissèrent sur sa bouche, ses joues et s'enfoncèrent dans la chevelure tendre. Il noua le linge qui la bâillonnait maintenant. Ainsi, tout se passerait dans le silence, entre ces murs blancs. Dehors, la neige recommençait à tomber. Il défit un à un les vêtements qui la recouvraient et la coucha, nue, sur les dalles blanches. Monsieur Nose se dévêtit à son tour et couvrit de son corps le corps aimé. Ses mains parcouraient les seins frémissants et doux. Il entailla la chair délicate au niveau du cœur. Une blessure large et profonde. Le sang ruisselait sur le ventre d'hirondelle et dans le chaud des cuisses et s'écoula bientôt sur le sol, longtemps. Monsieur Nose se mit alors à lécher la plaie, longtemps, jusqu'à ce qu'il n'en reste que deux lèvres roses.

Quand il releva la tête, le froid le saisit. Il fit couler sur sa peau fatiguée une eau vive et brûlante qui dégageait des nuages de vapeur auxquels il se frottait avec délices. Il laissa pendant de longues minutes les gouttes d'eau marteler sa peau, puis il se pelotonna dans une épaisse serviette de bain blanche. Lorsqu'il sortit de la douche, le corps avait disparu. Seules restaient quelques taches de sang. Il courut à la fenêtre et crut distinguer dans la nuit une ombre qui marchait avec efforts, emportant sa bien-aimée, puis tout sombra.

## Chapitre 29

Il était tard quand Monsieur Nose se réveilla. Un rayon de soleil le sortit de sa torpeur, des oiseaux piaillaient si fort dans les arbres qu'il se demanda comment il avait pu ne pas les entendre plus tôt. Déjà le vent soufflait sur Hastarpa.

Le téléphone sonna. Monsieur Nose répondit. C'était elle, elle lui parlait avec les mots doux d'une amie. Sur ses lèvres se dessina un sourire. Tu t'étais rapproché de lui et l'observais paisiblement. « Bonsoir, fit-il, je ne t'ai pas entendu entrer ». Puis après un moment de silence, « comment vas-tu ? ». Il regardait la lune.

## Chapitre 30

Ils étaient nombreux réunis,

Le savaient-ils au moins ?

Chacun sa partition,

Ils se mirent à chanter.

## Epilogue

Un jour, nous arrivons en bord de mer ou à la lisière d'une forêt, peu importe. Ce qui compte c'est la frontière, la limite. Encore quelques pas et nous quittons ce que nous connaissons et qui nous rassure. Cela n'a rien d'une flânerie tranquille, pleine de la joie de découvrir ce qui constituait jusque-là l'ailleurs et l'autre, c'est bien davantage une déchirure. Dans cette zone intermédiaire, nous pourrions voir le grand bâtiment blanc, d'où partent des cris inconnus.

Se mettre en marche permet de revivre cette expérience et de se familiariser avec cette langue de terre où plus rien n'est pareil. Tout au long du chemin, le choc initial se transforme en quelque chose de plus vivant et de plus beau. Sous mes yeux le grand bâtiment blanc déjà se démembre, percé de toutes parts de lumière, et ce ne sont plus des cris qui résonnent, ce sont des chants.

Piotr Aumanel, point final le 24 septembre 2011 à Paris.

Mise en ligne le 25 octobre 2011.

« C'est le voyage, le « vivre ailleurs », la précarité d'une vie longtemps itinérante qui m'ont conduit à murmurer des histoires, tout comme une bouilloire posée sur la braise se met à chanter. « Tout comme » étant un euphémisme : il m'a fallu apprendre à découper et coudre le cuir du langage et m'échiner gaiement à l'établi comme l'apprenti cordonnier qui fait sa première paire d'escarpins pour une favorite ou de bottes pour le grand chambellan.

Sans cet apprentissage de l'état nomade, je n'aurais peut-être rien écrit ».

Nicolas Bouvier – « Réflexion sur l'espace et l'écriture »

\*\*\*